

Un romancier photographe

Par Edmonde CHARLES-ROUX de l'Académie Goncourt

PAST-PRESENT de François-Marie Banier (Schirmer/Mosel, 256 pages, 298 F).

L'événement photographique de la rentrée est la parution d'un album de François-Marie Banier, mêlant sous le titre *Past-présent**, des portraits de stars et de célébrités à des photos d'inconnus énigmatiques, éperdus de solitude. Une surprise pour les amis de Banier qui lui reconnaissent de nombreux talents mais ignoraient que l'écrivain était doublé d'un photographe tout occupé à prendre des notes sur le vif, armé non point d'un stylo mais d'un petit appareil qu'il portait attaché à son poignet et dont il ne se séparait que rarement. Nous connaissions tous le jeune auteur qui, en publiant à 19 ans son premier roman, *Les résidences secondaires* (1969), récoltait beaucoup plus qu'un succès de curiosité, et se faisait à nouveau remarquer avec deux autres romans, *Le passé composé* (1971) et *La tête la première* (1972), enfin voyait aussi sa première pièce de théâtre, "Hôtel du Lac" chaleureusement accueillie, si bien qu'à 25 ans, il avait déjà un riche



François-Marie Banier (Photo Martin d'Orgeval)

passé littéraire, des lecteurs et des amitiés flatteuses. Il était drôle, brillant, inattendu, exaspérant, imprévisible dans ses colères comme dans ses enthousiasmes, un démon blond tantôt odieux et, disons-le, à gifler, tantôt charmeur, touchant et à serrer sur son cœur. Toutes les portes s'ouvriraient devant lui. Il devint le familier des célébrités du jour : Salvador Dali, Marie-Laure de Noailles, Madeleine Castaing, Vladimir Horowitz, Truman Capote et bien d'autres encore. A ce point de sa vie, Banier courait les pires dangers. Allait-il sombrer dans une mondanité dévorante ?

Pilier de la jet-set, lui ? En apparence seulement. Aragon savait ce qu'il fallait en penser, lorsque, dans un article des *Lettres françaises*, il déclarait : "S'il écrivait comme il parle, François-Marie Banier deviendrait le plus cruel et le plus comique écrivain de son temps".

Les photos réunies dans *Past-présent* sont tout cela à la fois : comiques ou cruelles, impitoyables ou drôles. Terrible l'image où l'on voit Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, nos vieux amis, surpris en 1992, côte à côte sur un banc, si vieux, si seuls, si négligés, Madeleine résignée, Jean-Louis hagard, fallait-il nous les montrer réduits à ça ? La réponse de Banier ne se fait pas attendre :

"Photographier, écrit-il dans sa préface, c'est voir avant et pour toujours". Et vlan ! Tant qu'à pratiquer la cruauté, autant s'y prendre sans gants et c'est ainsi que Banier opère : jamais de gants. La cruauté à

l'état pur. Soudain pathétique, apparaît la Reine Mère d'Angleterre -- Queen Mom -- dont on connaît par les photos de presse l'inébranlable dignité. Nul ne l'a vue sans chapeau. Or, sur le portrait qu'en fait Banier, elle apparaît "en cheveux", désarmante, un verre à la main, mais oui, prête à s'envoyer une lampée de champagne et, qui plus est, décoiffée, méchue... Ailleurs, ce sont, face-à-face, deux portraits. L'un est celui d'un jeune premier d'une rare beauté et d'une non moins rare élégance, Pierre Clementi, en 1975, l'autre est la photo de ce qu'il en reste, 18 ans plus tard. Ce tête-à-tête entre passé et présent en dit long sur les méfaits du temps. Se retourne-t-on encore sur le passage du beau jeune homme de jadis ? Entend-il murmurer son nom partout où il va ? Mais qui aujourd'hui saurait reconnaître le beau Clementi ?

Si le livre tout entier était de cette férocité, sans doute le lecteur en sortirait-il anéanti. Fort heureusement, Banier nous offre aussi quelques clowns de génie, comme Vladimir Horowitz, décidé à nous faire rire en tirant la langue ou en faisant le pitre devant son clavier ; il y a de rafraîchissantes photos d'enfants, de merveilleux visages féminins, visages d'une grande noblesse (Silvana Mangano), ou d'une grande force (Mme Grès, Lili Brik, Virna Lisi), visages insolites tel celui de la princesse Caroline de Monaco offrant aux regards son crâne rasé et puis des scènes inoubliables saisies au vol. Celle-ci surtout : à Rome, en 1981, dans un grand salon sans autre meuble qu'un Bechstein au clavier ouvert, Marcello Mastroianni esquisse quelques pas de danse et des mains semble s'adresser à tout un orchestre devant un piano muet, posé là, toutes touches offertes aux doigts d'un pianiste invisible. Du grand art.

E. C.-R.